

Études littéraires africaines

MALELA (Buata), FÄRNLÖF (Hans), dir., *Position(s) du sujet francophone*. Paris : Éditions du Cerf, coll. Patrimoines, 2021, 252 p. – ISBN 987-2-204-14396-7

Kusum Aggarwal



Number 53, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1091442ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1091442ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Aggarwal, K. (2022). Review of [MALELA (Buata), FÄRNLÖF (Hans), dir., *Position(s) du sujet francophone*. Paris : Éditions du Cerf, coll. Patrimoines, 2021, 252 p. – ISBN 987-2-204-14396-7]. *Études littéraires africaines*, (53), 205–208. <https://doi.org/10.7202/1091442ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2022

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

évoque le projet de Cheikh Anta Diop – traduire des textes français en wolof – mais aussi celui de Boubacar Boris Diop (voir le projet Céytu), Mudimbe entreprit de redorer le blason des langues congolaises. Dans ce contexte, il dénonça « la linguistique de bureau » (p. 212) et soutint l’argument – qui dans les années 1970 était loin de faire l’unanimité – selon lequel traduire des textes canoniques en langues *bantu* était non seulement possible mais aussi indispensable pour engager un processus de décolonisation intellectuelle : « Mudimbe [...] proposait de remplacer, dans la pratique de la traduction, le paradigme colonial “des langues africaines vers le français” par le postcolonial “du français vers les langues africaines” en démontrant ainsi leur aptitude à dire le monde de la prétendue rationalité reconnue uniquement aux langues occidentales » (p. 188). Pour donner corps à ce projet, il invita ses étudiants à traduire en langues congolaises (kiswahili, lingala, kisongye, ciluba, kiyaka, kiyansi, et kikongo) certains textes de Platon, Horace, Saint Thomas d’Aquin, Saint Thérèse d’Avila, Karl Marx, Teilhard de Chardin, Jean-Paul Sartre et Niels Bohr (p. 213). Ce volume, finalement, nous révèle ce que fut le monde universitaire zaïrois sous Mobutu, à la suite de la fermeture de l’Université Lovanium, événement qu’avait précipité le massacre d’étudiants congolais par l’armée le 4 juin 1969. Grâce aux témoignages d’anciens étudiants et collègues, nous pouvons surtout prendre la pleine mesure du rôle que joua Mudimbe à l’Université de Lubumbashi et de la place qu’il parvint à occuper pour jeter des ponts entre des disciplines qui, jusqu’à ce jour, continuent à nourrir sa réflexion. On apprend ainsi que ce professeur prolifique et généreux devint la cible du régime et du « redoutable Centre National de Documentation » (p. 26) et fut brièvement incarcéré pour s’être, avec quelques collègues, rebellé contre les instances académiques et les sbires de Mobutu. Tous ses textes – mais certains plus que d’autres (voir notamment *Le Vocabulaire politique zaïrois*, 1976) – portent la marque, souvent subreptice, de cette rébellion. L’hommage rendu à Mudimbe dans le présent ouvrage retiendra donc l’attention des spécialistes mais aussi de celles et ceux qui s’intéressent à la culture africaine. La reconnaissance manifestée dans ses pages est d’ailleurs réciproque car, fait touchant et espèce de retour au pays, ce livre nous informe que Mudimbe a légué sa bibliothèque personnelle – « riche de quelque 8 300 ouvrages et revues » (p. 38) – à l’Université de Lubumbashi.

Pierre-Philippe FRAITURE

MALELA (Buata), FÄRNLÖF (Hans), dir., *Position(s) du sujet francophone*. Paris : Éditions du Cerf, coll. Patrimoines, 2021, 252 p. – ISBN 987-2-204-14396-7.

Le présent ouvrage est issu de la collaboration fructueuse de Buata B. Malela, spécialiste des littératures francophones, intéressé à la sociologie

de la littérature, et de Hans Färnlöf, dix-neuviémiste attaché à la sémiotique et à la narratologie. Le choix d'aborder le « sujet » en littérature dans une perspective pluridisciplinaire découle, comme le note B. Malela dans ses propos liminaires, de l'importance de cette notion dans la littérature contemporaine, où elle est attestée notamment par la prolifération des romans qui s'attachent à fictionnaliser le sujet. Il se justifie aussi par le fait que la question du sujet installe la littérature à l'intersection des sciences humaines et des sciences médicales, de la linguistique et de la philosophie. Les éditeurs du présent volume relèvent le défi en entremêlant les essais consacrés à des œuvres littéraires avec des réflexions théoriques inspirés par d'autres disciplines. Enfin, la force de l'ouvrage tient à la manière dont il conjugue, très subtilement et avec audace, les domaines littéraires français et francophones, faisant fi de la tendance dominante qui marginalise la part francophone ou la traite comme un espace littéraire distinct, doté d'un moindre capital culturel. Il se présente donc comme une exhortation à participer au décroisement des deux domaines et à l'ouverture des études littéraires vers d'autres disciplines, dont les outils sont susceptibles de favoriser des lectures plus fécondes.

À l'introduction de Buata Malela succède un essai magistral du philosophe belge Lambros Couloubaritsis qui a pour fonction, entre autres, de baliser les diverses acceptions de la notion de sujet, de l'Antiquité gréco-latine avec Aristote et Platon à l'herméneutique de Ricœur, en insistant au passage sur l'apport de Descartes, de Kant et de Husserl. Figurant dans une section intitulée « Positionnements », cet essai confère son unité à l'ouvrage, auquel il apporte à la fois un fil conducteur et un cadre théorique spécifique, perceptible notamment dans le dialogue qu'entretiennent ensuite avec lui les diverses contributions. En conclusion, le philosophe nous renvoie à sa conception personnelle, celle d'une phénoménologie de la complexité : le sujet est, dit-il, une entité mouvante, qui « évolue sans cesse » (p. 47).

S'ensuivent six études littéraires, réparties en deux ensembles. Le premier se présente sous le signe d'une « transposition historique, générique, sociale, etc. » (p. 10) et débute avec la contribution de Hans Färnlöf, consacrée aux incidences, pour la représentation du sujet, de l'actualisation et du transfert des contes d'une culture à une autre, à partir de la lecture du recueil *Mes contes de Perrault* de Tahar Ben Jelloun. Nao Sasaki, pour sa part, repère les traits caractéristiques du conte dans le roman d'Anne Hébert *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais*, s'appuyant sur le fait qu'au-delà des tensions historiques, sociales et culturelles qui sont le propre du genre romanesque, la protagoniste est ici la figuration d'un sujet immobile et transversal, et donc d'un sujet philosophique. Simona Jiša, de son côté, cerne les mouvements de mutilation et de désobjectivation que le sujet éprouve lorsqu'il se retrouve dans cette situation extrême qui est celle de la guerre ; elle observe dans deux romans (*Au revoir là-haut* de l'écrivain français Pierre Lemaitre et *Frère d'âme* de

l'écrivain franco-sénégalais David Diop) la manière dont le *mundus horribilis* dénature, chez le sujet, l'aptitude à se constituer en tant qu'individu, et même en tant qu'être humain achevé, jouissant de la capacité de s'ouvrir à autrui.

Le deuxième volet des essais s'inscrit dans la thématique d'une « position de connaissance, identitaire, représentativité, etc. ». En ouverture figure une étude de Buata B. Malela et Michaël Vauthier qui, prenant comme base le concept glissant de « poécept », entrent, dans *L'Empreinte à Crusoe* de Patrick Chamoiseau, la double articulation du sujet philosophique avec le monde et avec l'autre. Cynthia Volanosy Parfait compare deux romans culturellement et temporellement éloignés l'un de l'autre : *Le Retour de l'enfant prodigue* d'André Gide et *Revenir* de Jean-Luc Raharimanana ; à partir de la notion de sujet errant / revenant, elle discerne une homologie entre les deux corpus que l'on ne cesse d'opposer en recourant à des catégories telles que centre et périphérie, ou français et francophone. Enfin, Florence Lhote, analysant des œuvres de Boulem Sansal et de Jérôme Ferrari ainsi que leurs représentations médiatiques, constate une hétérogénéité du paradigme auctorial qui affecte le positionnement des auteurs. De l'auteur francophone, la réception véhicule l'image d'un sujet politique dont les paroles articulent une forme de vérité, alors que l'auteur français est, quant à lui, soumis à des formes spécifiquement littéraires de consécration, comme le prix Goncourt dans le cas de Jérôme Ferrari. Ces études éclairent avec sagacité la problématique qu'elles exposent, au moyen d'une approche hybride alliant l'analyse formaliste avec l'examen des conditions de production des textes littéraires.

Les deux sections qui suivent s'intitulent respectivement « Repositionnements » et « Postpositionnement ». Elles invitent à prendre plus exactement la mesure de la complexité de la notion de sujet, à partir d'autres disciplines. On remarquera d'abord le propos de Patrice Forget, médecin et spécialiste de la douleur, qui insiste sur la nécessité de reconnaître le sujet comme objet philosophique aussi bien dans le processus des soins, que dans ceux de l'apprentissage et de la recherche : ces trois contextes réclament en effet la mise en œuvre d'une relation bidirectionnelle et d'une interaction avec l'autre, qu'il s'agisse du patient avec le soignant, de l'apprenant avec l'enseignant, ou du sujet de recherche avec le chercheur. Le second essai est dû à Paul Aron, internationalement réputé pour ses travaux en sociologie de la littérature, notamment grâce au *Dictionnaire du littéraire* (2002) qu'il a dirigé avec Alain Viala et Denis Saint-Jacques. Il synthétise ici splendidement ce mouvement paradoxal qui, au cours de l'histoire, a défini la notion de sujet, de sa naissance à sa constitution en tant qu'objet littéraire, avant d'en déclarer la mort, ou à tout le moins l'enfermement dans diverses formes de déterminismes avec le marxisme, la sociologie et la psychanalyse. Or, à l'heure actuelle, rappelle-t-il, le sujet intéresse au moins pour trois raisons : notre monde contemporain

témoigne de la démocratisation de la littérature, de la médiatisation de l'œuvre littéraire et de son importance comme outil de socialisation ; ainsi, poursuit-il, « on ne peut penser la littérature sans utiliser la notion de sujet » (p. 227).

Une importante bibliographie complète l'ouvrage, dont elle renforce la valeur pédagogique et l'utilité pour tout étudiant et chercheur soucieux d'affiner ses connaissances ou d'enrichir ses recherches en littératures française et francophone. Au-delà de la qualité des contributions réunies ici, cette parution se signale par son caractère innovant : en continuité avec les promoteurs du manifeste « pour une littérature-monde en français » (Jean Rouaud et Michel Le Bris, 2007), les éditeurs illustrent le pouvoir du critique littéraire dans le repositionnement, et surtout dans la reconnaissance des littératures supposément marginales ou marginalisées.

Kusum AGGARWAL

MIANO (Léonora), *Afropea : utopie post-occidentale et post-raciste*. Paris : Grasset, 2020, 222 p. – ISBN 978-2-246-81717-8.

Cet essai de la romancière d'origine camerounaise, déjà théoricienne dans son recueil *Habiter la frontière* (2012), a toutes les formes d'un manifeste. Au moment où s'affrontent des conceptions rivales de l'identité, elle reprend la notion d'« afropéanité », qu'elle qualifie dès le sous-titre d'« utopie » et qu'elle contextualise en la disant « post-occidentale et post-raciste » mais aussi « post-nationale » (p. 69). Cet enchaînement, qui évoque tous les « post » du moment (du « postmoderne » des années 1970 au « post-colonialisme » et au « post-marxisme »), place l'Occident au centre de tout le dispositif de L. Miano. Dans le premier chapitre, où elle rappelle ces définitions, elle oppose l'Afrique (subsaharienne), lieu d'origine de ces « Afropéens » noirs qui grandissent en France, à l'Occident qui se confond avec l'Europe et la France « dans une quasi indifférenciation » (p. 28) et dont elle ne retient que le caractère conquérant. Elle énonce ensuite clairement l'objectif de son travail littéraire : créer un « corpus afropéen » pour « révéler ces autres visages de la France » (p. 26), une France dont elle dénonce à la fois le passé colonial et la « conscience identitaire » contemporaine, et dans laquelle elle entend bien « renouveler les imaginaires » pour « forger de nouvelles modalités relationnelles » (p. 26). L. Miano est tout aussi claire sur le caractère personnel et expérimental de son analyse (elle assume sa « dimension intuitive », p. 26), qui pourrait faire de sa démarche ce que des historiens comme Stéphane Audouin-Rouzeau nomment une « égohistoire » (*Quelle histoire : un récit de filiation*, 2013). Cependant, l'auteure passe immédiatement de son expérience à des généralités en créant des figures-types : l'Afropéen versus le Subsaharien (p. 18, 39) ou les Asiatiques (p. 37), les « Français